

L'AIMABLE FAUBOURIEN

JOURNAL DE LA CANAILLE

Paraissant le mardi, le Jeudi et le Dimanche.

... La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité.

AGG. BARBIER.

Bureaux, à Paris, 20, rue Mazarine.

Prix d'abonnement : 7 fr. 50 centimes par an, 4 fr. 6 mois, 2 fr. trois mois.

S'adresser, pour toute espèce de réclamation, au citoyen J.-B. SIMEON, l'un des rédacteurs.

SOMMAIRE : Les élections. — Bilan social. — Douce loi sur les attroupements. — Ateliers nationaux de femmes. — Le bonheur d'appartenir au National. — Comment l'aimable Faubourien n'avait pas de quoi reposer sa tête, et comment nous allâmes du passage Dauphine à la rue Mazarine. — Clanson : A bas l'latin!

Les Elections.

Six représentants pour la réaction, cinq pour la République démocratique : tel est le résultat significatif des élections.

Reculé de quinze jours, le vote eût peut-être assis sur les bancs de la Constituante onze vrais amis du peuple.

Après Proudhon, qui parvient le onzième, arrivent Thoré, Kersausie et Raspail : voilà la République sociale aux portes de l'Assemblée ; elle y frappe, pour ainsi dire, et fait pâlir la réaction sur les bancs.

Dès avant le dépouillement du scrutin, on pouvait se douter du résultat des votes.

L'opinion publique, émue des violences de la réaction, remontait d'une manière sensible et comme à vue d'œil.

On savait, grâce aux indiscretions des écrivains de l'Assemblée nationale et de la Liberté, que la vente des feuilles réactionnaires baissait par contre-coup, en attendant le jour, qui est proche, où elle cessera tout-à-fait.

Nous ne voulons pas dire que la révolution ait vaincu, tant s'en faut, mais enfin elle est en veine de vaincre.

Le vote a eu d'autres résultats que d'amener quelques démocrates à la Constituante.

Il a rendu manifestes les transformations que les derniers événements ont amenées dans la composition des partis.

Après le 24 février, il y avait encore des orléanistes et des légitimistes, des hommes de la charte-vérité et des hommes du droit divin.

Maintenant qu'il n'y a plus à douter que la révolution soit sociale, il se trouve que les intérêts parlent plus haut que les passions, qu'orléanistes et légitimistes confondent leurs bannières, et qu'à partir d'aujourd'hui la France se divise en deux camps seulement : les exploitants et les exploités, les voleurs et les volés.

Telle est la signification du vote.

La Constituante ne va pas voir sans stupeur le socialisme, qu'elle a emprisonné et proscrit, reparaitre inopinément au milieu d'elle, sous d'autres formes et sous d'autres noms.

Nos adversaires nous rendront au moins cette justice, que nos voix ne se sont portées que sur des hommes purs ; mais ce sera leur éternelle honte d'avoir été ramasser des candidats jusque dans les égouts.

Non pas tous, cependant, il en est dont nous aimons à reconnaître les vertus.

Mais Thiers, cette honte vivante de la France devant l'Europe!

Mais Victor Hugo, ce poète prostitué à tous les yeux d'or, ce grand adultère dont les amours honteuses ne sont un mystère pour aucun des plus fangeux ruisseaux de Paris, et qui viendra parler de la famille au même titre que l'abbé Maury parlait de la chasteté après avoir violé!

Malheureux que le peuple voulait oublier et qui vont forcer le peuple à se souvenir d'eux d'une manière terrible peut-être!

N'importe ; la révolution a des abîmes de miséricorde, elle pardonnera encore une fois.

Mais qu'on voie donc et qu'on comprenne enfin!

Après le 15 mai, on a cru décapiter la République ; mais des têtes lui renaissent comme à l'hydre de la fable.

et lui renaîtront toujours jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de les abattre toutes d'un seul coup.

Bilan social.

8,000,000 de pauvres sur 35,000,000 d'hommes ;
Le quart des naissances dans les hôpitaux ;
Le cinquième des morts dans les hospices ;
140,000 enfants trouvés par année ;
Le budget de la charité légale s'élevant à la somme énorme de 86,000,000 ;

Tel est le bilan de notre situation à nous, prolétaires ; heureux du siècle, satisfaits de tous les régimes, répondez !

La République, qui doit donner à tous les besoins légitimes, légitime satisfaction.

Qui doit répartir à tous et le pain de l'intelligence et celui du corps, la République, qu'en faites-vous ?

Vous hésitez ; mais c'est en vain que vous reculez devant la solution du problème social, le peuple est là, debout l'arme au bras, il attend !

Rappelez-vous que Lazare réclame sa place au banquet de la vie.

Riches, souvenez-vous qu'il ne veut plus de vos miettes ; nos sœurs ont bâti vos palais, construit vos équipages, forgé ces caisses où vous serrez vos trésors, tissé les cachemires de vos femmes, ciselé leurs parures, entouré de soie vos maîtresses.

Riches, gardez, gardez vos richesses, nous n'en voulons pas ; elles ne nous font pas envie. Il faut trop de vices pour les acquérir, trop de vices pour les conserver.

Mais ce que nous voulons, c'est le pain du jour, c'est celui du lendemain assuré. Arrière l'aumône, arrière la charité. Du travail organisé.

Ce que nous voulons enfin, c'est la réalisation de la sublime devise pour laquelle nous combattons et nous mourons. Riches, est-ce trop ? Répondez.

Douce loi sur les attroupements.

Législateurs, vous corrompez le peuple ! Vous le corrompez, il est vrai, en voulant le corriger ; mais le mal que vous faites est d'autant plus incurable qu'il est dans le remède même.

Par vos lois, de répression d'une dureté excessive, vous accoutumerez la France au despotisme et à l'abrutissement.

Rappelez-vous que, les Argiens ayant fait mourir quinze cents de leurs citoyens, les Athéniens firent apporter les sacrifices d'expiation afin qu'il plût aux dieux de détourner du cœur des Athéniens une si cruelle pensée.

Législateurs, vous corrompez le peuple ! Et, fussiez-vous m'appliquer les peines de l'article 7 de votre décret, vous ne m'empêcherez pas de vous crier : Vous le corrompez ! vous le corrompez par la violence de vos lois, par ces lois renouvelées de Charles X et de Louis XVIII qui, suivant les belles paroles de l'un de vos collègues, atteignent jusqu'à l'intimité et le foyer domestiques, par les délations, ces bouches de bronze vivantes, par tous les moyens inventés par la tyrannie dans les temps les plus néfastes.

Que voulez-vous que fasse la nation quand elle vous voit changer de principes suivant l'heure et le jour, quand vous retournez vos convictions comme un gant, quand nulle peine ne vous paraît suffisante pour punir des malheureux égarés, excepté les cachots éternels et le supplice de la croix ?

O Pagnerre ! vous avez été impitoyable ! O Marie ! vous avez renié votre vie passée ! O majorité de 281 contre 82, vous ne savez pas ce que c'est qu'un homme libre, ce que c'est qu'un peuple fort.

Ce peuple qui sur l'or jonché devant ses pas,
Vainqueur, marchait pieds nus et ne se baissait pas !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Avocats ! cassez-vous politiques ! coulez votre lourde prose en axiomes, ne produisez que des alinéas indigestes ; nous vous laisserons faire, certains que nous sommes que notre nation expansive, agréable, spirituelle, ne perdra rien de son enjouement ni de la grâce de son esprit en lisant vos proclamations ; mais portez atteinte, soit par maladresse, soit par ignorance, à sa liberté, à son courage, à sa générosité, et nous protesterons hautement et devant tous, dussions-nous encore une fois encourir les pénalités de l'article 7 de votre décret.

Article 3 de la loi sur les attroupements : — L'attroupement est armé : 1° Quand plusieurs des individus qui le composent sont porteurs d'armes apparentes ou cachées ; 2° lorsqu'un seul de ces individus, étant porteur d'armes apparentes, n'est pas immédiatement expulsé.

L'art. 3 devrait bien nous dire aussi ce qu'il entend par armes apparentes, ou cachées. — Les binocles sont-ils des armes prohibées ? Pourquoi pas ? Archimède incendia une flotte avec un lorgnon.

Oyez un échantillon du style cocasse de la proclamation qui accompagne le placard de la douce loi sur les attroupements :

« Suivez les agitateurs ; voyez-les à l'œuvre ; étudiez leurs discours, leurs démarches, leurs exhortations, et vous les surprendrez touchant le matin la solde des agitations anarchiques qu'ils vont propager le soir. »

Ateliers nationaux des femmes.

On nous communique le fait suivant :

— Un grand nombre d'ouvrières, en se faisant inscrire à la mairie du 10^e arrondissement, avaient réclamé le droit de choisir et d'élire elles-mêmes leurs directrices, se fondant sur ce que dans les autres ateliers, les directrices tirées des couvents avaient excité le désordre par leur conduite peu fraternelle. Ce droit leur fut concédé. — En conséquence, lundi dernier, ces ouvrières se rendirent dans le local destiné à leurs travaux, pour s'occuper immédiatement du choix de leurs chefs. L'élection était à peu près terminée, lorsque M. R..., envoyé par le citoyen Pagnerre, entre violemment, et fait chasser de la salle les ouvrières qui l'occupaient, pour leur substituer des religieuses !

Le bonheur d'appartenir au National.

L'illustré maire de Paris, rédacteur en chef du National, représentant du peuple et ami de la régence. — Armand Marrast, puisqu'il faut l'appeler par son nom, venait de faire un dîner sardanapalesque, et il promenait nonchalamment son curedent d'un pôle à l'autre de sa bouche, c'est-à-dire de ses molaires à ses canines, de ses canines à ses incisives, lorsque l'on introduisit auprès de lui, avec le cérémonial en usage chez les princes, un jeune homme d'une figure honnête, mais grêlé.

— Jeune homme, lui demanda le grand Armand (il ne faut pas confondre avec Richelieu), jeune homme, que désirez-vous ?

Le jeune homme honnête, mais grêlé, s'aperçut que le dîner du maire cumard avait atteint le degré favorable de coction digestionnaire, et il en augura bien pour le succès de sa démarche.

— Illustre Armand ! — lui répondit-il, je désire me marier...

Un sourire méphistophélique illumina la face déjà si illuminée du représentant. Il fit un geste, et le jeune homme pauvre, mais considérablement grêlé, reprit :

— Je désire me marier avec une plieuse de votre trop

illustre journal, ô trop illustre Armand ! Les gens du *National*, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, n'ont pas été oubliés par vous... Aux uns, vous avez donné des portefeuilles ; aux autres, des grades... Les emplois publics sont remplis par la dynastie nombreuse du *National*.

Lorsqu'on prend des emplois, on n'en saurait trop prendre.

Vous n'en avez pas seulement donné à vos rédacteurs, à vos garçons de bureau, à votre portier, mais encore à vos abonnés !...

Vos amis, les amis de vos amis, et les amis des amis de vos amis sont si bien placés, ô grand Armand ! que je voudrais l'être un peu, moi qui n'ai que le cœur bien placé ! Une plieuse du *National* me donnerait bonheur et richesse. — Je voudrais même qu'elle ne me donnât que cela ; en l'épousant, je parviendrais à tout... à être... préfet, sous-préfet, qui sait ?

Permettez-moi donc, ô potentat chevelu ! de solliciter la main d'une plieuse de votre journal, et la place de sous-préfet à Saint *** ?

Marrast sourit, prit une plume, signa, et le jeune homme sortit du cabinet moins pauvre, mais par malheur toujours aussi grêlé !

(Historique.)

On raconte que l'état-major du *National*, ayant gorgé de places et de faveurs tous les amis de son entourage, ne trouva pas, dans ceux qu'il avait sous la main, un personnel assez nombreux pour occuper toutes les fonctions qu'il lui restait à répartir. Il avait beau fouiller dans ses vieux souvenirs ; tous lui faisaient défaut, même ceux du cœur, — quand un des caissiers eut l'heureuse idée de fournir un aide-mémoire à ces messieurs, en leur présentant un registre d'abonnements !

Le citoyen Crémieux, surtout, fut invité à puiser largement au milieu de tous ces noms, et ne s'en fit pas faute. — C'est sans doute ce qui explique pourquoi on trouve un si grand nombre d'abonnés du *National* parmi les titulaires actuels de l'ordre judiciaire.

Banque d'échange.

Nous adhérons pleinement au projet de banque d'échange proposé et développé par le citoyen Proudhon dans le *Représentant du Peuple*, journal dont les idées répondent aux besoins nouveaux.

Ce n'est pas seulement le travail, mais encore le crédit, qui réclament aujourd'hui une organisation sérieuse. Il est indispensable de frayer une route nouvelle à l'industrie, pour qu'elle devienne un véritable élément de force et de grandeur dans l'avenir.

Un de nos collaborateurs est chargé de représenter l'*Aimable Faubourien* dans le conseil de banque d'échange.

Les légitimistes dans la Lozère.

On nous écrit de Marvejols (Lozère) :

Nous sommes ici en pleine légitimité. Le procureur de la République à Marvejols, en écrivant son fameux rapport au Gouvernement, est resté même en dessous de la vérité. Il faut dire aussi que la République ne contribue pas peu à cela. Dans notre pays, la meilleure recommandation auprès du Gouvernement est d'être LÉGITIMISTE ! — Depuis le 24 février, les légitimistes ont emporté presque toutes les positions. Ainsi, dans le parquet de Marvejols, il y a eu un mouvement, et c'est encore le même parti qui en a profité, et avec des circonstances vraiment scandaleuses...

Du reste, nous avons dans le pays un commissaire en qui nous ne pouvons avoir grande confiance. Il n'était pas possible, en effet, de trahir d'une manière plus odieuse le procureur de la République, après l'avoir compromis ; et sa conduite, à l'Assemblée nationale, n'est pas de nature à lui rendre près de nous le crédit qu'il a tout-à-fait perdu...

Comme quoi

L'AIMABLE FAUBOURIEN,

Journal de la Canaille,

N'AVAIT PAS DE QUOI REPOSER SA TÊTE.

Comment nous sommes allés du Passage Dauphine à la rue Mazarine.

C'était il y a quelques jours à peine, l'*Aimable Faubourien* était pourchassé de logis en logis, et son supplice, renouvelé de celui du Juif-Errant, n'émouvait pas plus le cœur des concierges que celui des propriétaires.

En vain était-il menacé de se voir arrêter comme vagabond, faute de domicile...

Point la moindre pitié pour lui ; chacun se le montrait du doigt, et disait en le voyant passer : C'EST UN FACTIEUX !

Factieux ! mot terrible qui résume à lui seul les supplices antiques, l'excommunication du moyen-âge, et qui peut vous attirer une foule de désagréments de la part de cette garde intrépide qu'on appelle nationale.

C'est à titre de factieux, sans doute, qu'au mépris d'un traité de location, on a usé de tous les moyens pour nous enlever le bureau que nous occupions passage Dauphine, et que nous avions loué pour notre journal.

Un monsieur, qui avait tous les airs d'un bailli d'opéra-comique : — habit noir, cravate blanche, lunettes d'or, nez de corbin, — s'est présenté devant nous, et nous a déclaré être l'homme d'affaires de la citoyenne de Chéret, propriétaire du passage Dauphine. La noble dame nous a fait entendre par l'organe de son régisseur, que le *Journal de la Canaille* n'était pas digne de se publier dans un local à elle appartenant. Pareille susceptibilité aristocratique ne peut qu'honorer une feuille républicaine ; et le *Faubourien* est trop aimable pour ne pas s'incliner devant un caprice féminin, même lorsqu'il s'exprime par la voix d'un régisseur.

Nous convînmes donc de vider le local dans l'espace de trois jours, et nous offrîmes de payer le prix du loyer au concierge, croyant faire injure à madame de Chéret en lui remettant une somme aussi modique. L'homme d'affaires nous répondit imperturbablement que madame de Chéret en avait plus besoin que son concierge.

La réponse, on en conviendra, valait bien la peine que nous ayons prise de nous informer si madame de Chéret n'était pas inscrite au bureau de charité de son arrondissement.

Or, voici le résultat de nos informations :

Madame de Chéret possède 41 maisons et hôtels dans Paris et plusieurs châteaux en province :

1° Le passage Dauphine, ses boutiques et dépendances, surtout l'espace compris entre les rues Dauphine et Mazarine ;

2° Le passage du Désir, depuis le faubourg Saint-Martin jusqu'au faubourg Saint-Denis ;

3° Une très-jolie maison rue de la Pépinière ;

4° Un magnifique hôtel, 76, rue Saint-Dominique Saint-Germain.

Pour la campagne :

5° Un très-élegant château à Créteil ;

6° *Ibid.*, un château au Buisson ;

Enfin, on lui compte de 2 à 3,000 fr. de revenus par jour.

Pauvre madame de Chéret ! ô fortuné concierge !

Madame de Chéret a mis noblement le *Journal de la Canaille* à la porte de chez lui.

Heureusement un brave Figaro de la rue Mazarine, qui n'avait plus de pratiques à raser, a donné asile à l'*Aimable Faubourien*, et lui a loué sa boutique à condition qu'il ferait la barbe aux aristocrates.

Nous demandons au ministre de la marine que sont devenus les 4,200,000 francs de crédit supplémentaire votés par la chambre de 1847 pour achat de vivres au port de Brest, pour l'escadre de la Méditerranée qui devait y aller en relâche. Comment se fait-il que, l'escadre n'ayant pas paru à Brest, et les vivres par conséquent n'ayant pas été achetés, les 4,000,000 francs soient cependant dépensés ?

CHANSON.

A bas l'latin !

Pétition de JEAN LAPOINTE, à l'Assemblée nationale.

APOSTILLÉE PAR BÉRANGER.

Air des Clefs du Paradis. (Béranger.)

Et s-vous comm' moi ? J' n'aim' pas l' latin,

C'tte langu' sent trop l'ultramontain ;

C' nest point l' parler démocratique ;

Maint' rai s' vant' sur des monuments ;

A bas l' latin.

Et le chiffre romain !

On parl' français dans la République.

Béranger ne le savait pas,

Que cent corsaires coulaient bas

Au feu d' sa verve satirique :

Rois et clergé s' trouvaient fort mal

De l'idiome national...

A bas l' latin, etc.

Un jour, m' promenant sur le boulevard,
J' m'arrêt' devant une œuvre d'art
Qui m'avait tout l'air d'un portique :
Indovico magno... qu' j'y lis :
On souffl' : « Ça veut dire *Port' Saint-Denis...* »
A bas l' latin, etc.

Plus loin, l'obélisque du Loug sor,
(Qui nous a coûté son poids d'or !)
Me trouve encore antipathique :
M..., D..., trois C..., trois X..., V..., L...,
De c' rébus je n'ai rien saisi !

(Parlé.) Y a aussi, citoyens représentants, une bêtise du même numéro au bas de la statue d'Hautpoul, qu'on voyait sur la place tant de fois salie par les rois... Je veux dire place Germain-l'Auxerrois... Pourquoi donc que l'on n'emploie pas les chiffres que nous connaissons tous ? Je peux jamais lire l'heure non plus sur le cadran de l'hôtel de ville !... Je demande les chiffres arabes : les Arabes sont nos amis !

A bas l' latin, etc.

Rue d' Grenell', dans l' faubourg en r'tard,
J' vois (ça s'rait bien mieux autr' part)
Une fontaine magnifique ;
Mais en vain j' braque mon lorgnon
Pour déchiffrer l'inscription...

(Parlé.) Un vrai volume de latin, citoyens représentants. Et puis, aller nicher cet amour de fontaine, avec ses quatre-saisons, dans la Thébaïde Germain ! En voilà du goût !... les choses n'étaient jamais à leur place... Heureusement que notre bien-aimée République ne fera point de ces boulettes-là, elle... N'est-ce pas, citoyen représentants ?

A bas l' latin, etc.

A l'église, quel baragouin !
On y dit la messe en bédouin ;
C'est une infernale musique !
Pourquoi ces ridicules frais ?
Prêtres, Dieu comprend le français...
A bas l' latin, etc.

Au clergé sont bons tous les ch'mins...
Peupl', tiens ta couronne à deux mains !
Crains le faux zèle évangélique ;
Mais j' devine, à t'ôn rir' malin,
Qu' les r'nards y perdront leur latin !

(Parlé.) Oui, citoyens représentants, les calotins vont nous lâcher leur furé. Voyant que personne ne voulait de lui, le petit Thiers s'est hypocritement jeté dans les bras du clergé. Ce tiers d'homme s'est fait catholique pour devenir... député ; car il ne nous représentera jamais (1) ! Il se serait fait mahométan plutôt que de rester dans son trou... Mais, s'il vient à l'Assemblée pour demander que nos sueurs engraisent le budget du clergé... oh ! alors :

A bas l' latin, etc.

Est-ce donc pour n'être point compris
Que tant de mots sont dits, écrits ?
Corbleu ! la farce est trop comique !
Il est temps que l'on songe un peu
A NOUS, les maîtres après Dieu...
A bas l' latin, etc.

Pour les anciens j'ai du respect ;
Qu'on les traduise en styl' correct,
Je ne dis pas académique !
Leur langage, en bon français mis,
Dans l' peupl' trouverait beaucoup d'amis...
A bas l' latin, etc.

Mais le peuple, nous promet-on,
Va-z-avoir de l'instruction :
De latin on monte un' fabrique...
Soit : quand le peuple le saura,
On mettra tout ce qu'on voudra ;
(Parlé.) Mais, en attendant, citoyens représentants, j'opine pour que vous décrétiez la traduction de toutes ces énigmes, qui vexent furieusement une foule de bons patriotes...

A bas l' latin,

Et le chiffre romain !

On parl' français dans la République.

Ecrit sous la dictée du citoyen Jean Lapointe,
par le citoyen

ALBERT XETZEL.

(1) Lors de la proclamation, sur la place de l'hôtel de ville, des onze représentants, le nom du sieur Thiers a été salué d'un éclat homérique... de sifflets.

L'un des Rédacteurs : J.-B. SIMÉON.

Paris. — Imprimerie de CORBIET, rue St-André-des-Arts, 34.